RAPPORT
SUR UNE MISSION CHEZ LES NTIFA

I. — Q.DKLQUKS NOTES SUE LE COURS SUPéxJEUR DE L'O. TKXSIFT ET L'AXRIEXH-PLAIKK DR MARRAKECH '.

L'Oued Tensift offre, dans sa vallée supérieure, le type classique du fleuve de bordure, drainant vers la mer les eaux qui descendent de l'Atlas de Marrakech par le canal de ГО. leil, de ГО. Ourika, de ГО. Iminzat et de l'Oued Rdat ; ces rivières, après avoir traversé la plaine du sud au nord, viennent buter contre les jbilet. L'O. Tensift coule donc au pied des Jbilrt, ne pouvant être repoussé plus au nord sous l'effort de ses affluents.

Ceux-ci, malgré le long parcours qu'ils viennent d'accomplir dans la plaine aride et les saignées que leur ont fait subir les irrigations, roulent encore, à la fin de juillet, une quantité d'eau assez considérable. Le plus imponant d'entre eux, ГО. Rdat, est de faible profondeur, une trentaine de centimètres en moyenne, mais son cours limpide, assez large, est très rapide. Un caractère particulier de ces rivières est l'instabilité de leur lit. Lors des crues du dernier hiver, celui de ГО. Rdat, près de son embouchure dans la Tensift, a changé d'emplacement, et l'ancien lit n'est plus marqué aujourd'hui que par quelques flaques d'eau fiévreuses. Il semblerait pourtant que le cours souterrain suive cet ancien lit.

En ce qui concerne ГО. Tensift lui-même, il est intéressant

i. Au debut de ce rapport qu'il nous soit permis d'exprimer toute notre gratitude, en même temps qu'A M Loth, directeur de ГЕшИртетст au Maroc, et à M. NeblQ, directeur de l'École Supérieure de Rabat, i qui noua sommes redevables de cette mission, i M. le General de Lamolbc, commandant la subdirikion de Marrakech, et 4 son officier adjoint M. le Capitaine Justmard. grftceà qui nous avons eu toute facilité pour mener à bien cette mission, i M. le Capitaine Orthlieb et aux officiers du posta de Tarent, auprès de qui nous avons trouvé pendant un mois et demi, M. Laoust et moi, l'accueil le plus aimable et le plus cordial.

de constater qu'il existe, même en cette saisou, indépendamment des eaux descendues de l'Atlas : l'O. Rdat est en effet le premier affluent qui lui vienne des montagnes.

Dans les quelques kilomètres qui constituent son cours tout à fait supérieur, la Tensift est alimentée uniquement par les eaux des Jbilet. Elle son assez brusquement de terre sur le territoire de quelques fractions Berabich (un khoms des Relunina), au pied d'un éperon à partir duquel les Jbilet s'incurvent vers le nord de manière & former un hémicycle à large rayon. A la saison des pluies, les eaux coulant a ciel ouvert convergent vers ce point, de tous les côtés de l'hémicycle. En cette saison il y a la une sorte de marécage d'où l'eau s'écoule : c'est la source du fleuve. Il est surprenant qu'a la un de juillet une source relativement aussi abondante puisse sortir de ces très faibles élévations, rocheuses et arides. Mais il est infiniment probable que sans l'apport des eaux de l'Atlas la ïensilt ne pourrait plus, même en hiver, se frayer un chemin jusqu'à l'Océan : il se formerait au sud des Jbilet, comme il s'en forme au nord, une Bahira sans écoulement vers la mer.

Toute cette vallée supérieure de la Tensift, une fois quittée la palmeraie de Marrakech, est assez dépourvue d'arbres. Mais la terre, en général, est loin d'y être infertile. La difficulté qu'elle présente à une culture intensive vient de la grande diversité des sols, qui demandent des traitements ditTérents. De plus, par endroits, d'assez nombreuses efflorescences salines, reconnaissablés de loin à la petite plante rouge qui les couvre, seule végétation nourrie par ce sol, forment des Ilots aujourd'hui rebelles a toute culture : ils nécessiteront un amendement assez long, pratiquement impossible à entreprendre pour l'instant, par suite surtout de la difficulté des transports. Par contre, certains sols semblent au contraire très riches et d'autant plus profitables a cultiver que la sécheresse y est peu à craindre. Cette région est assez peu favorisée en ce qui concerne les précipitations atmosphériques, mais les labours d'été y donnent d'excellents résultats, et la proximité de rivières à cours continu comme la Tensift ou l'O. Rdat offre pendant toute l'année de grandes tacilités d'irrigation. De plus ces rivières semblent avoir un cours souterrain important, et dans toute cette région la nappe aquifère est peu profonde.

Plusieurs exploitations indigènes sont établies dans ces parages,

et une européenne, habilement dirigée par M. Reclus'. Toute une file de charrues européennes du dernier modèle et de machines agricoles rangées devant l'habitation surprennent étrangement aujourd'hui dans l'amère-plaine de Marrakech ; spectacle familier de demain. M. Reclus a introduit la culture du melon de France, et ses produits, choisis et cultivés avec soin, ne le cèdent en rien aux meilleurs cantaloups. Ils trouvent un débouché facile sur le marché de Marrakech. Ce petit fait montre que ce sol se prête aisément aux cultures nécessitant une grande quantité d'humidité. Par contre les essais de coton qui ont été tentés soit dans la palmeraie de Marrakech, soit en dehors, ne semblent pas avoir donné jusqu'ici de résultats très satisfaisants.

Le passage est abiolumeat insensible entre le bassin supérieur de la Teasift et celui de la Taçaout (O. Taçaout Tahtia), qui avec son autre branche, l'O. Lakhdar (O. Taçaout Fouqia), entraîne vers l'Oum cr Rcbia les eaux de l'Atlas de Deninat. Cette absence de ligne de démarcation nette entre les deux bassins, là comme plus au sud dans la plaine, jointe **à** l'instabilité du cours des rivières dans cette région, que nous avons constatée **à** propos de l'O. Rdat, viennent confirmer l'hypothèse aujourd'hui classique selon laquelle la Taçaout serait un ancien affluent de la Tensift, peut-être mime la maîtresse branche de ce fleuve, captée par l'Oum er Rebia.

C'est dans cette zone i pente très peu indiquée que se trouve Tamelalt (Tamelilt Jdida), l'agglomération la plus importante de cette région. Elle est située & peu pris au point de contact de trois tribus, les Rehamna, sur le territoire de qui est le cours supérieur de la Tensift ; les Sraghna, qui, **à** l'est des Rehamna, habitent la plaine en bordure de l'Atlas (ou plutôt, **i** cet endroit, du Moyen Atlas) et les premières pentes de ces montagnes ; et enfin des O. Rahal, fractions Zcmrancs rattachées au célèbre sanctuaire bâti un peu au sud de cette région, où son influence religieuse est considérable.

Tamelllt, entourée de superbes olivettes, dut être naguère encore une petite ville très prospère, ainsi qu'en témoignent ses remparts de terre rouge maintenant percés de larges brèches et les ruines qu'ils enferment : on y surprend même les vestiges d'un certain souci d'architecture, autant que le permettait le

i. Que M. Rcelui veuille bien trouver ici tu» remerciements pour U gracieuse hospitalité que nous avons reçue chez lui, si précieuse i qui parcourt le bled.

mode de construction en pisé. le seul usité. Au moment de la mort de Moulay Hassan tout ce pays se mit en dissidence : Tainelalt fut complètement pillée et ne s'en remit jamais. Aujourd'hui vivent dans des noualas au milieu des ruines environ **70** familles ; la seule construction importante qui subsiste est la maison du Ithalifat du qald el Hadj Thaini Glaoui duquel dépend TatneUlt : c'est une simple maison en terre rouge sans aucun luxe. Il faut y joindre un mcllah qui est bien le plus misérable que nous ayons jamais vu : c'est une grande cour enclose de murs auxquels s'accolent les niches les plus repoussantes que l'on puisse imaginer : devant chacune un four en terre. Là vit dans une saleté incroyable une population grouillante d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux, ânes et poules.

Malgré cet aspect général de ruine et de misère, le pays doit être assez riche, si l'on en juge par la quantité des troupeaux qui rentrent au coucher du soleil, et la fertilité des jardins.

Entre Tamelalt et la Taçaout, le sol, très plat, assez caillouteux, et presque totalement dépourvu d'arbres, est d'une grande monotonie. Notons seulement la présence d'une zaouia fondée naguère par un Ouled RahaL dont la fille est aujourd'hui la ma raboute. On nous la montre de loin montée sur un âne, et tenant en main un bâton terminé par un fer aplati : elle part en tournée d'aumônes. Tout autour de la zaouïa s'étend un vaste cimetière où l'on vient se faire enterrer de fort loin. Le marabout défunt vient, dit-on, s'entretenir avec les morts, la nuit qui suit leur ensevelissement, et la perspective de cette conversation d'outre tombe avec le saint homme exerce un vif attrait sur les habitants de toute la région. Quelques maigres arbustes dans le cimetière : ils sont couverts de chiffons, de nouets et de cheveux.

Une fois franchie la Taçaout dont le thalweg est à peine marqué, les olivettes deviennent plusnombteuses, et elles se multiplient a mesure qu'on approche du rebord montagneux au pied duquel elles forment une ligne ininterrompue : c'est un immense jardin qui s'étend en bordure de l'Atlas, où les eaux sont abondantes et l'irrigation facile. Citons, pour l'avoir traversée, la superbe olivette des Ouled Khallouf, qui compte, dit-on, **90.000** pieds : il ne faut pas moins d'une heure pour la franchir.

Dans cette région encore il faut noter l'étroite onion qui existe

entre les conditions d'existence et le genre d'habitation. Les villages des Rvhamna sont des villages de nonalas, où à côté de celles-ci on rencontre souvent côte a cote la tente et la maison de pisé : population en voie de sédentarisation. Ces Sraghna de la plaine en bordure de l'Atlas, ou de ses premières pentes, sédentaires attachés a leurs oliviers, vivent dans des maisons.

Un des villages que nous avons traversés, celui de Sahridj, est tout **à** (ait typique. Adossées à une hauteur et construites en pisé, ses maisons sont souvent groupées selon une disposition qui a été maintes fois signalée dans l'Aurès : la terrasse qui s'étend devant chaque maison forme le toit de celle qui est bâtie immédiatement au-dessous. D'autres, fort misérables, sont constituées uniquement par un mur très bas et une terrasse de plain-pied avec le sol dont la pente forme les autres parois de la maison. Par endroits, de grands trous d'où l'on a retiré les matériaux qui ont servi a la construction des maisons en pisé : ils ont été aménages en caves pour conserver la provision de paille ; on y descend par une sorte d'escalier aux gradins de terre, dont l'entrée est bouchée par des broussailles de jujubier pour empêcher les animaux d'y pénétrer. Ces trous s'enfoncent parfois assez loin sous terre : il semble que quelques-uns soient habités par des familles misérables : beaucoup d'habitants de Sahridj sont presque des troglodytes. Ce village n'est pas le seul qui soit construit de cette manière : nous en retrouverons de semblables sur les premières pentes des montagnes derrière lesquelles est le pays Ntifi, que nous allons aborder maintenant.

H. — TANAJJT.

Tanant est situé aux confins des Ntifa et des Ait Majjen, fraction des Inoultan (Oultana), sur un terrain qui fut longtemps disputé entre les deux tribus. La position a en effet une importance stratégique et économique capitale : le sol de ses beaux jardins facilement irrigables est très productif ; et leur situation leur permet de commander la vallée de l'O. Talnit, par laquelle communique avec la plaine la cuvene fertile qui constitue la partie sud du pays des Ntifa, et qui vient se terminer là. Ce passage est l'une des routes qui mènent du haut Dades et du Tafilelt vers la plaine de Marrakech et les ports de la cote. On conçoit donc la valeur de la position. Les deux tribus, après de

longues luttes, possèdent aujourd'hui chacune une partie de ces terres. Notre poste, établi sur un piton isolé qui fut particulièrement disputé, domine l'O. TaTnit un peu en amont de l'étranlement. Ses canons et ses mitrailleuses sont destinés à commander ce passage et **à** l'interdire aux gens de la montagne s'ils tentaient de descendre dans la plaine. C'est un fort d'arrêt puissamment armé. Il est complètement achevé aujourd'hui : c'est une construction en belles pierres dn pays et dont la solidité n'exclut pas l'élégance ni même le confort. Il fut terminé en quelques mois — la création du poste est toute récente — avec les seules ressources de l'endroit, par la seule main-d'œuvre indigène dirigée par quelques ouvriers territoriaux français : le fort rat construit rapidement, et sans contrainte, par ceux-là même qu'il était destiné **à** surveiller a la fois et **à** protéger : résultat qui ait grandement honneur à l'officier qui fut chargé de l'établir et à ses collaborateurs dévoués.

Du sommet de la tour qui domine le fort, le panorama est merveilleux : non seulement nous dominons dans son ensemble la fertile cuvette de Tanant, mais devant nos yeux se déroule la chaîne entière du Haut Atlas, depuis les lointains sommets inconnus de l'est, jusqu'**à** ceux qui, à l'ouest, surplombent Marrakech. Nous sommes ici **à** peu près devant le centre de la grande chaîne : un massif énorme le marque, le dj. Ghat. Sa longue croupe arrondie qui s'élève **à** près de **4.000** mètres, semble toute proche : plusieurs rangées de montagnes parallèles nous en séparent encore, de plus en plus hautes à mesure qu'elles s'approchent de l'axe de la chaîne. Là vivent des populations restées très frustes, à l'abri de toute civilisation. C'est la région qu'a soumise à notre influence la dernière expédition du qald Si Madani Glaoui.

A deux kilomètres du fort, environ, vers le sud-est, commencent les jardins. Les habitations de Tanant ne sont pas groupées en village : elles sont disséminées au milieu de ces jardins. Elles se présentent sous deux aspects : la petite maison basse et la tighremt massive. La première est d'une disposition asset courante, deux ou trois chambres entourant une cour fermée sur le dernier coté par une zeriba de jujubier **à** travers laquelle on pénètre par une porte basse. Les chambres sont longue* et étroites ; les murs, en pisé presque toujours, n'ont pas plus de deux mètres de hauteur. Ils soutiennent une

épaisse terrasse ; sur les poutres du plafond viennent s'appuyer des rondins transversaux et serrés étroitement ; ces rondins supportent un lit de branchages et de feuilles sèches ; une épaisse couche d'argile tassée recouvre le tout. Sur les terrasses, les habitants, l'été, dressent de petites huttes de branchages où ils passent la nuit. Cela donne de loin un aspect étrange à la maison. Souvent l'une des pièces, dépourvue de mur du côté de la cour, forme une sorte de préau couvert dont le toit est supporté par d'épais piliers. C'est là que la femme s'occupe le plus habituellement des travaux du ménage ; la qu'est encastré dans le sol le moulin a bras; la qu'est établi le foyer. Parfois ce préau se trouve devant l'une des chambres, et comme celles-ci ne sont éclairées que par la porte, la chambre placée derrière le préau est fort obscure. Dans la cour, A côté de la hutte de branchages en miniature qui sert de poulailler, un petit enclos est réservé aux abeilles dont les ruches sont faites de marmites. Toute maison possède la sienne. Enfin, devant l'entrée de la maison, un four en terre, trou creusé dans le sol, et recouvert d'une sorte de petite coupole d'argile, sert a cuire le pain. Le mobilier est des plus rudimentaircs : il se compose presque exclusivement de quelques naties et de quelques poteries.

La tighremt, habitation caractéristique des régions montagneuses du Sud Marocain, a un tout autre aspect : c'est un large cube en pisé, de dimensions variables, mais dont les côtes ne sont guère inférieurs à une douzaine de mètres, haut de 7 ou 8 et souvent davantage, aux murs percés seulement d'une porte basse, et parfois de quelques rares petites fenêtres à grillage de bois. Les angles sont formés par des tours quadrangulaires, élevées en tronc de pyramide, afin de donner plus d'assiette à cette construction en pisé. Le haut en est souvent garni de créneaux. Chaque tighremt est une forteresse, isolée en haut d'un piton, quelquefois à flanc de coteau : souvent un groupe de maisons basses se pressent à ses pieds.

Si l'on pénètre à l'iutérieur, par une sorte de couloir, vestibule où l'on attache les chevaux des hôtes, et où on les reçoit parfois, l'aghudemmi, on arrive dans une vaste cour intérieure, cour de ferme, mais fort propre. Tout autour s'ouvrent des chambres, magasins, d'ordinaire, et étables au rez-de-chaussée ; et au premier étage, habitation du maître, de la fkmil'e, de ses serviteurs, et chambre des bâtes. Sur les terrasses, dominées par

le mur extérieur, sont d'énormes paniers en roseaux, contenant la provision de grain nécessaire a la vie journalière de la maison. On les laisse en plein air : l'humidité n'est guère a craindre. Chaque tighremt est une exploitation agricole complète : elle possède souvent, dans une chambre très basse et comme enfoncée sous terre, devant la porte d'entrée, mais a l'extérieur, son pressoir i huile. La tighremt est l'habitation des gens riches : forteresse a l'extérieur, ferme aisée a l'intérieur.

Les maisons de qaïd sont des tighremt aussi, mais plus compliquées. Au lieu de la construction unique que nous venons de décrire, elles comprennent plusieurs cours intérieures accolées, et par suite plusieurs groupes de bâtiments. En même temps que les bâtiments augmentent, les enceintes se multiplient, les murs s'élèvent et se couronnent de créneaux plus nombreux : la maison du qaïd est une place forte qu'il s'efforce de rendre inexpugnable, précaution nécessaire et presque toujours justifiée. Telle est à Tanant la demeure de Si Adballah Ou Chtou, et à Imchihen celle de Si Salah Aouragh, les deux qai'ds qui se partagent le territoire des Ktifa.

Sous cette forme la tighremt est sortie des montagnes : on la retrouve dans la plaine. Au sortir de Tamelalt nous avons noté une de ces forteresses, Dar ben FeTda, et jusque chez les Abda, la maison de Si Aïssa ben Omar est construite sur ce type.

Voilà où vivent les Ktifa chez lesquels nous nous proposions de mener notre enquête ethnographique. A vrai dire, au début, nous rencontrâmes, non pas quelques difficultés, mais quelque méfiance, surtout quand le talcb, le personnage religieux, était là. Mais peu à peu tous ces paysans de l'Atlas, convaincus de nos bonnes dispositions, furent mis en confiance. Notre guide nous fut ici d'un grand secours, et sa famille, précieuse. Sans parler en effet de l'introduction qu'ils nous fournissaient auprès de leurs compatriotes, nous passâmes de longues heures dans leur maison, une de ces petites maisons basses que nous décrivions tout à l'heure : nous pûmes ainsi assister tout au long au travail des ménagères, saisissant sur le vif la vie berbère dans ses manifestations ordinaires, tandis qu'une vieille femme de cette famille nous donnait les détails les plus intéressants sur l'éducation et les cérémonies de l'enfance, les fêtes de la famille ou de la tribu, les petites croyances, les petits rites, les petites superstitions qui traversent à chaque minute la - vie du campagnard. Je

m'excuse de ne pas m'amrder plus longuement ici sur ces observations, les donnant tout au long par ailleurs dans le cours d'ethnographie qu*r je professe à l'hcole Supérieure.

1H. — LE PATS NTIPI.

Tanant se trouve à **18** kilomètres environ au nord de Demnat, à l'extrémité sud-ouest du pays des Ntifa. A quelques centaines de mètres du poste coule l'O. Talnit qui marque la limite méridionale de cette tribu. L'O. Taïnit est un affluent de l'O. Lakhdar (O. Taçaout Fouqia), dont la vallée étroite se creuse un peu plus au sud, dans le territoire des Inteketo (Guettioua).

Les autres limites de la tribu des Ntifa sont : à l'est, la tribu des Alt Messat, chez qui l'on pénètre par le défilé des Ait Taguella, route du haut Dades et du Tafilelt. Au nord, le sillon profond de l'O. el Abid, de Tabia a Bezou, grossièrement parallèle & celui de l'O. Iikh Jar, sépare les Ntifa des Ait Attab. Enfin **i** l'ouest, les Ntifa s'arrêtent avec la montagne : ils ne descendent point en plaine et au contraire même, par endroits, leurs voisins de l'ouest, les Sraghna, tribu berbère d'origine, mais arabe de langue, empiètent sur la montagne.

Ainsi délimité, le territoire des Ntifa forme un quadrilatère assez régulier qui peut mesurer, à vol d'oiseau, une vingtaine de kilomètres de l'est à l'ouest sur une trentaine du nord au sud. L'intérêt orographique de cette région vient de ce qu'elle est située aux environs du point de jonction du Moyen Atlas et du Haut Atlas dont les lignes successives s'étagent au sud. Pays de hauteurs médiocrement dominantes au-dessus d'un socle assez élevé, mais de relief parfois assez brusque qui, à première vue, semble assez enchevêtré. D'une manière générale, une série de chaînes dirigées est-ouest viennent aboutir, a l'ouest, au rebord montagneux de l'Atlas (massif du Gountcui) qui s'élève assez brusquement de la plaine suivant une direction générale nord-sud. De l'autre côté, à l'est, les plus méridionales de ces chaînes de hauteurs sont reliées au massif le plus élevé de cette région, formé de l'Aghoulid, du Tarasouab et de l'Aderbo, qui sépare l'O. el Abid de la haute vallée de la Talnit, entre Tabia et le défilé des ATt Taguella. Ainsi partagé, le pays est comme découpé en compartiments : chacun de ces compartiments constitue une plaine ou plutôt une cuvette d'une altitude moyenne de **800 à**

i.ooo mètre* qui semble d'autant plus fertile qu'elle est moins élevée. La plus méridionale de ces cuvettes, celle de Tanant, a son débouché à l'ouest vers la plaine ; c'est l'entaille 'qui marque l'extrémité sud du Dj. Gountetti, et par où s'écoulent, vers l'O. Lakhdar, les eaux de l'O. Tamic. Les eaux des autres cuvettes se déversent, au contraire, au nord, vers l'Oued el Abid. Chacune forme comme le bassin de réception d'un torrent qui s'écoule vers la cuvette située directement au nord, à travers des gorges très étroites creusées dans les chaînes est-ouest. Ces lits de torrents, à sec presque toute l'année, sont souvent les seuls chemins qui conduisent d'une cuvette i l'autre. A ces dépressions, s'ajoutent au nord-est quelques cuvettes d'effondrement, d'une surface restreinte, mais d'une fertilité exceptionnelle ; cuvette de Zellaguen, cuvette de Bezou.

. Notre itinéraire devait nous faire traverser cette région du sud au nord, selon sa plus grande dimension, de Tanant a l'O. el Abid (pont des Atamna); puis de l'est i l'ouest (pont des Atamna-Bezou) ; enfin nous faire revenir en suivant la bordure occidentale de l'Atlas et du pays Ntifi.

Au départ, nous commençâmes par traverser la plaine de Tanant. Elle est en général fertile, et plus particulièrement en certains points, où la terre foncée est nommée tirs par les indigènes. Ce qui ne veut pas-dire que nous ayons là un sol analogue à celui des riches plaines des Cbaouïa ou des Doukkala : les indigènes appellent tirs toute terre foncée, riche en eau et qui se cultive en blé. Et en effet les Niifa cultivent, dans ces zones fertiles, le blé et non pas l'orge comme ailleurs ; ils n'y pratiquent pas la jachère, méthode de culture courante en ce qui concerne les autres terrains.

Après quelques kilomètres nous passons au village d'Adar, groupe de quelques tighremts réunies sur une sorte d'îlot rocheux émergeant de la plaine, entouré de quelques jardins assez riches. Ce groupement ***de*** tighremts est un fait assez rare pour mériter d'être noté : à l'ordinaire ces maisons sont disséminées soit sur les hauteurs, soit à flanc de coteau. Ici sans doute, plusieurs raisons ont contribué à donner à Adar cet aspect assez rare de village formé de tighremts groupées : l'existence de ce petit Ilot rocheux, permettant de construire en plaine sans empiéter sur la terre cultivable ; la proximité de l'eau et l'irrigation facile, car la couche aquifère semble se relever au contact de l'affleurement rocheux,

enfin fat richesse, du sol donnant **à** chaque propriétaire les moyens d'avoir sa tighremt.

Peu après nous arrivons & l'extrémité nord de la plaine, et nous commençons **à** escalader la chaîne de hauteurs qui la ferment. Immédiatement l'aspect du sol change. Sitôt que commence la pente, presque aussitôt la couche de terre végétale s'amincit et duparaît, faisant place à un sol fermé de larges dalles plates et glissantes, entre les interstices desquelles poussent d'épaisses touffes d'euphorbes. L'euphorbe est la plante caractéristique de ces régions. Sur chaque pente, cette plante grasse aligne en massifs vert pale, parfaitement réguliers, les sortes de chandelles épineuses qui la constituent, et d'où, quand on les brise, découle un suc blanc épais. De nombreuses abeilles butinent ses fleurs. Hélas 1 car le miel d'euphorbe, miel d'une belle couleur foncée comme du miel de sapin, tout à fait délicieux au premier goût, est tout rempli d'un suc âpre, qui après coup brûle terriblement la bouche et la gorge pendant des heures entières. Pour adoucir cette saveur particulière, les indigènes mêlent a ce miel du beurre fondu.

Le sentier monte péniblement sur les dalles glissantes, entre les touffes d'euphorbes aux multiples piquants. Dans le bas, quelques maigres amandiers essayent de vivre sur ce sol infertile; mais bientôt les figuiers de Barbarie eux-mêmes ne peuvent résister.

Enfin, plus haut encore, le terrain change. Les grandes dalles de pierre disparaissent, et avec elles l'euphorbe. Le sol est recouvert d'une multitude de petites pierres roulantes, presque aussi pénibles aux chevaux. Nulle végétation. C'est a peine pourtant si nous nous sommes élevés de quelques centaines de mètres au-dessus de la plaine. Mais, au col, nous sommes presque au point culminant de cette portion de la chaîne. Car elle forme une ligne **i** peu près continue. Sur ce sommet, les petites pierres, roulantes ou pointues, sont devenues plus nombreuses encore, s'il est possible. La montagne n'est que cailloutis, d'où émergent avec peine quelques genévriers étiques.

Ce qui frappe dès qu'on arrive au col, ce sont les myriades de petits kerkours qui le parsèment, deux ou trois pierres empilées, autour d'un grand kerkour central. Combien de milliers de passants ont posé leur pierre là ? Il est vrai que la matière première ne leur manquait pas : et elle ne manquera pas de sitôt à leurs successeurs.

Cest le kerkour de Moulay Abd el Qâder de Demnat. C'est de cet endroit, en effet, que pour la première fois, quand on vient du nord, on aperçoit le tombeau de ce saint. Nous nous retournons vers le sud. De ce point, qui n'est pourtant pas très élevé, le panorama est d'une grande étendue, dominé par la masse imposante du Ghat. Vu delà plaine, c'estapeinesi celui-ci semble dépasser les montagnes dont on voit les lignes successives; vu de plus haut, il se dégage ; les proportions se rétablissent : le Ghat semble s'être élevé avec nous et son massif énorme écrase le paysage. Sur sa longue croupe, quelques minces plaques de neige brillent encore par endroits, entre lesquelles, dit-on, les Ait Bon Oulli font paître leurs troupeaux, presque jusqu'au sommet.

Telle avait été la montée, telle fut la descente, entre les euphorbes, un peu moins longue pourtant, car nous ne tardâmes pas à nous trouver au fond d'une plaine surélevée et caillouteuse, la cuvette de Mkadid. Et nous arrivâmes devant un village, modèle typique du village pauvre chez les Ntifâ. Une seule tighremt massive, de la forme la plus simple, un quadrilatère régulier, avec, aux angles, quatre tours en tronc de pyramide. Tout autour se pressent quelques misérables masures. Cest qu'en effet l'endroit est très pauvre. Cette plaine présente bien les caractères des cuvettes du pays ntifi, mais cuvette trop haute où peu de terre végétale s'est déposée, où l'eau est peu abondante. Terre légère et caillouteuse, qui porte quelques maigres vergers : par places, une zeriba enclosant des amandiers chétifs et des figuiers de Barbarie. On a bien essayé, par endroits, quelques cultures de céréales, mais, à en juger par les chaumes demeurés dans les champs, la récolte a du être bien peu fructueuse.

Encore quelques centaines de mètres et nous avons traversé la plaine, et pour franchir sa bordure nord, après un vallon où pousse un petit bois d'oliviers, nous nous enfonçons dans le lit même que s'est creusé le torrent, aujourd'hui a sec, dont la cuvette que nous venons de traverser est le bassin de réception. C'est une gorge sinueuse dont le fond est d'une étroitesse extrême, **i** pente très «Jure, toute en cailloux roulants ou en larges dalles, aux parois presque verticales, hérissées de touffes d'euphorbes et de quelques rares genévriers entre lesquels transparaît parfois la roche rouge. En un point où elle est particulièrement étroite, le sentier est barré par un gros rocher lisse, au pied duquel les petites pierres sont amoncelées en kerkour : il est consacré à Sidi Farès (le cavalier).

La gorge dure peu, sa pente est trop rapide : nous débouchons de nouveau dans une large plaine, plus riche que la précédente celle-là. parce qu'elle est plus basse, et plus peuplée aussi. Nous la traversons rapidement, car le soleil est presque à son coucher ; et comme nous allons aborder lus hauteurs qui la limitent au nord, et dans lesquelles se trouve Imchihcn, notre but de ce jour, nous nous arrêtons à un puits pour faire boire nos chevaux. Car à Imchihen il n'y a point d'eau.

Le puits, simple trou circulaire, uns margelle, aux parois consolidées par quelques grosses pierres, comme tous les puits que nous avons rencontrés dans cette partie du pays ntifi, n'est pas très profond. Devant, une auge, tronc d'arbre brut, simplement évidé. Quelques femmes sont en train d'y remplir leurs cruches : c'est l'heure où toutes descendent, la jarre sur le dos, des tighremts ou des maisons basses. Celles-là sont toutes jeunes, presque des entants encore, vêtues de loques multicolores, point belles, mais la chevelure recouverte d'une épaisse couche de henné qui a coulé en longues traînées verdâtres sur leurs joues et sur leur cou : il y aura bientôt un mariage dans le voisinage; les filles d'honneur ont fait leurs apprêts. A l'arrivée de notre caravane, et tandis que nous mettons pied à terre, elles s'empressent, tout en regardant curieusement les deux rouniis que nous sommes, de puiser de l'eau qu'elles vident dans l'auge, pour que nos bêtes puissent boire. Cette scène, dans la douceur du jour tombant, prend une allure étrangement biblique : c'est un tableau classique dont le souvenir s'impose à nous avec une force irrésistible. Rien ne devait être différent, ni les masures couleur de terre dans le lointain, ni la forme du puits, ni le costume des femmes. Mais où est la grâce que nous aimons à prêter à Rcbecca? La poésie biblique du cadre peut-elle s'allier à ces visages aux traits durs et heurtés, tout ruisselants de henné malpropre ?

A Imchihen, où nous arrivons la nuit tombée, le caïd Si Salah Aouragh nous souhaite la bienvenue sur le seuil de sa porte, et nous conduit à la tente des hôtes.

Nous avions déjà rencontré Si Salah Aouragh **à** notre passage à Marrakech. Mais quelle différence 1 H est devenu un autre homme. Là-bas il se présentait en solliciteur; ici, c'est un grand seigneur qui nous reçoit **à** la porte de son château fort, entouré d'une multitude de clients : vieillard à grande barbe blanche, d'allure très vénérable et ne manquant pas même d'une certaine majesté. Si Salah a de la race.

Mais son commandement, qui n'est pas très ancien, eut des débuts difficile*. Au cours de ces **30** dernières années, la tribu des Ntifa fut plu* souvent pays siba que pays makhzen, chassant ou refusant d'accueillir les divers qalds qui allaient acheter l'investiture auprès du sultan de Fès. Le dernier de ces prétendants fut arrêté avant même qu'il n'eût atteint 1« limites de son commandement par le qald Glaoui, qui nomma a sa place Si Salali ben Mohammed Aoutagh'. On n'accueillit pas son autorité sans quelque résistance, et elle était fort précaire quand M. deSegonzac traversa la partie orientale du pays des Ktifa en **1904.**

Il en fut longtemps ainsi : le **27** novembre **191a,** la nuit même qui suivit l'affaire dîmin Jema', dans laquelle nos troupes dispersèrent une forte harka de Tadla et de Ktifa, Si Salah Aouragh venait faire sa soumission au colonel Mangio, lui affirmant ses intentions pacifiques, mais en même temps son impuissance à maintenir dans l'ordre les Ntifa. Et en effet, ce jour-là, bien peu de fractions reconnaissaient son autorité. Finalement Si Salah Aouragh a dû se résoudre à abandonner & un de ses anciens khalifats devenu son rival, Si Abdallah ou Chtou, la moitié de son commandement, dont justement la région que traversa M. de Segonzac II a néanmoins gardé la plus riche partie, les plaines fertiles du nord et de l'est, sur lesquelles il étend une autorité raffermie par notre voisinage, mais qui semble, somme toute, assez débonnaire. Nous avons pu nous apercevoir que Si Salah Aouragh est plus aimé dans son commandement que ne l'est à l'ordinaire un qald.

Au matin, nous pûmes jeter un coup d'osil autour de nous. La maison dn qald est un château-fort imposant, construit en solide pisé, comme toutes les tighremts de la région, aux nombreuses cours intérieures, à plusieurs enceintes. Autour, très espacées, sur les pitons environnants, ou à mi-flanc de montagne, quelques autres tighremts. Relief tourmenté : montagnes de faible hauteur en général, mais dont les plis, à l'œil, semblent s'enchevêtrer- A l'est, l'horizon est barré par les montagnes élevées des Alt Bou Haraxem, l'Aghoulid et le Tarasouab, qui arrondissent leur chaîne abrupte en un large cirque.

Un chemin pierreux, série de vallonnements entre quelques hauteurs arides et de faible altitude, nous mène jusqu'au fond de

1. Scgotuac, ***Au auw i* F Jilas,*** **p. 503. RemdgaenicDt* : № & .**

la plaine des Beni Hassen : la encore la disposition en curette est remarquable. Des cultures assex riches au centre, et les maisons sont toutes réparties au pied des pentes où elles forment de véritables villages.

Après avoir passé auprès de quelques-unes &e ces agglomérations, nous nous engageons brusquement dans une nouvelle gorge, débouché de cette cuvette'de torrent, qui emporte ses eaux au nord vers l'Oued el Abid. C'est la gorge d'hier qui recommence, mais infiniment plus longue cette fois, et avec des parois plus hautes en cor. Elle a bien le même caractère, le même aspect grandiose : d'énormes buissons d'euphorbe, mêlés par endroits de quelques jujubiers ; une végétation intense coupée «Ta-pics vertigineux de roche grise, car c'est le seul change-"ment : le gris a pris la place du rouge. Le fond, à peine plus large, est le même Ht de torrent tout aussi caillouteux. Quelle merveilleuse région de tourisme sera ce pays d'ici quelques années I

Nous notons en passant deux petits kerkours comme celui d'hier : de petites pierres amoncelées autour d'un rocher ; mais il est impossible d'en obtenir l'explication.

Au cours de cette descente de la gorge, le fils du qaïd, qui nous accompagne depuis Imchihen, nous signale un point de la muraille portant une large entaille en forme de carré. Cette entaille tranche fortement par sa couleur bleuâtre sur l'ensemble gris de la pierre : de loin elle semble couverte de signes, si bien que nous avons l'illusion de nous trouver en présence d'une inscription libyque ; de près ces prétendus signes apparaissent comme de simples lignes verticales profondes creusées dans la roche par l'érosion. Néanmoins l'espace semble bien préparé comme pour une inscription. Celle-ci, **à** supposer qu'elle s été écrite, a-t-elle disparu rongée par l'érosion, ou bien l'entaille mirque-t-elle simplement la tentative infructueuse d'un chercheur de trésor ? Cor ce rocher, appelé « la grotte des roumis », bien qu'il n'y ait pas trace de grotte, passe pour renfermer une caverne pleine de richesses. Mais cette hypothèse semble peu plausible en raison des dimensions, x mètre de côté environ, et de la régularité de l'entaille ; il est bien plus probable que c'est l'existence de celle-ci qui a donné naissance i la légende de la grotte pleine de trésors. Nous n'avons pas pu recueillir de traditions plus précises i son sujet.

Peu' après l'endroit où se trouve cette pseudo-inscription, la

gorge s'élargit ; les parois de roche, tout eu restant aussi abruptes, s'incurvent de chaque côté, de manière i enclore un cirque étroit où deux ughremts apparaissent, entourées de quelques maisons basses. En face de l'issue par laquelle nous arrivons, deux promontoires rocheux s'avançant l'un contre l'autre, laissent entre eux un étroit passage : c'est le débouché par où le torrent poursuit sa route. Nous sommes à Askember. Cette minuscule cuvette, où des puits abondants donnent de l'eau en été, semble assez fertile, malgré son sol pierreux et l'aspect misérable des masures, assez nombreuses, qu'elle renferme. Les arbres fruitiers abondent — des amandiers surtout — et une bonne récolte de céréales a été faite.

Quelques centaines de mètres de gorge encore, suivis d'un pays mamelonné assez fertile et semblant assez peuplé, et nous arrivons brusquement sur le rebord du sillon profond que s'est creusé l'Oued el Abid. Alors commence une descente vertigineuse le long de la paroi abrupte formée de pierres roulantes, par un étroit sentier en lacets où s'égrène notre caravane. Celle-ci. à chacune de nos étapes, .Imchihen et Askember, s'est accrue dans de fortes proportions : au lieu de quatre mokhazenis qui nous accompagnaient au départ de Tanant, c'est maintenant toute une karka qui nous escorte, et une autre semblable nous attend près de la rivière. Cest qu'ici nous sommes en bordure du territoire insoumis : le lit du fleuve où nous descendons sert de limite.

Tout au fond de la vallée, s'aperçoit, enjambant de ses quatre arches les eaux vertes de l'Oued el Abid, le pont des Aurons', notre but, après lequel la rivière s'enfonce droit dans la montagne par un canon étroit et sinueux.

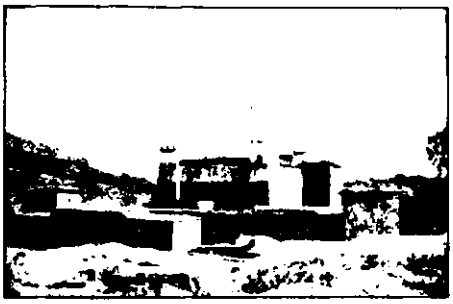
Après bien des lacets, nous arrivons au pont. Celui-ci a été construit à l'endroit où le torrent abordant de front la montagne, son lit se trouve resserré entre d'énormes assises de rochers. Le pont, large de **3** a **4** mètres, à surface dallée soigneusement, est légèrement en dos d ane. A cette époque de l'année, une seule arche suffit à franchir les eaux emprisonnées entre deux véritables quais naturels distants **i** peine de quelques mètres ; nous nous installons sous une des autres arches, car le soleil est

i. Ainit nommé du nom de la fraction sur 1« **territoire de laquelle il se trouve.**

Entrée de maison à Sabridj.

Maison pauvre à Sabridj.

Tighremt (Zellaguen).



Maison du caïd Ou Chtou (Tamaut).

Pont des Atamna.

Puits à piste (Askember).

terriblement chaud, et c'est le seul point d'ombre qui se trouve dans toute cette vallée; la seulement les dalles de pierre glissantes, assises de la montagne mises a nu, qui constituent le sol, ont conservé un peu de fraîcheur ; partout ailleurs, surchauffées par l'éclat des rayons qu'elles réfléchissent, leur contact est intolérable.

On aurait peine à imaginer un site plus sauvage que celui que nous avons sous les yeux. A nos pieds l'eau verte poussée par un courant effrayant s'engouffre entre les murailles de pierre, et son bruit de cataracte se répercute sous les voûtes du pont. Celui-ci, massif, solide comme toute œuvre d" Sultan noir, appuie sur les dalles de rocher ses piles de ciment terminées, vers.l'amont, en proue de navire. Elles sont tout entières hors de l'eau maintenant, et la voûte domine de très haut la surface du torrent. Mais si l'on en juge par la trace laissée par les crues, le tablier du pont, aux hautes eaux, est lui-même recouvert. Ce doit, être, à la fonte des neiges, un spectacle impressionnant que celui de cette masse d'eau s'engonffrant dans cet espace resserré avec une violence que laissent deviner la rapidité et la profondeur des eaux d'été. Passé le pont, les eaux restent emprisonnées entre les mêmes murs de rochers lisses et gris, aux anses et replis capricieux, mais tombant toujours à pic et de plus en plus haut. Le canon de la rivière, aux parois verticales, s'enfonce à travers la montagne. En amont, c'est la vallée aux berges escarpées que nous avons eu tant de peine a descendre : nul arbre, nulle culture, nulle habitation ne viennent égayer le paysage ; seules quelques ruines de pisé s'accrochent tout en haut des berges.

Quelle est l'origine de ce pont, placé aujourd'hui dans.un pays peu sûr, assex peu habité, et que n'emprunte aucune route suivie ? La tradition, telle qu'un de nos compagnons indigènes nous la donnait à cet endroit, rapporte que ce pont fut construit par le légendaire Sultan noir. C'était fatal. Les grands travaux de ce genre, œuvres des siècles passés, que le siècle présent se reconnaît incapable d'accomplir, sont attribués invariablement aux chrétiens ou au Sultan noir. La renommée des Portugais n'est pas parvenue jusque dans ces montagnes. Aussi la tradition attribue-t-elle la construction du pont des Atamnaau fabuleux sultan et non point a eux, comme celui de Qosbah Tadla ou de Mechra cl Gantra. La tradition rapporte encore un détail de construction ;

le ciment qui servit à la construction des piles aurait été lié avec des blancs d'œufs, et c'est pourquoi il est si solide. Ce fut le point de départ d'une nouvelle légende selon laquelle une sorcière construisit le pont en une nuit et avec un œuf.

Et voilà tout ce que la tradition sait dire. L'histoire moins encore : elle est muette en ce qui concerne le pont des Atamna. Nous pouvons néanmoins supposer, étant donnée sa situation géographique, que par là devait passer à un cenain moment la route qui joignait Fès à Marrakech par le Tadla ; après avoir franchi l'Oum er Rcbia à Qasbah Tadla, elle traversait en cet endroit l'Oued el Abid pour gagner ensuite la plaine par Bexou ou plus probablement par Imi n Jeina' (Djemaa Kntifa, Elgemuha de Léon l'Africain). Le pont des Atamna aurait donc correspondu pendant quelque temps au pont de Qasbah Tadla '.

Aux temps troublés la route ne quittait pas la plaine, et faisait un léger détour pour franchir l'Oued el Abid i Mechra bou Oqba, en aval deBezou. Ce gué est souvent mentionné. On passait par là, semble-t-il, au xvr siècle ' et plus récemment au xixe quand la route était libre'; on évitait ainsi d'écorner le territoire des belliqueuses tribus de montagne, que Moulay Ismaïl lui-même eut tant de peine i soumettre. Le pont daterait donc d'une époque où un makhzen puissant pouvait faire respecter son autorité de ces Berbères turbulents ; et si, d'autre part, nous considérons son parfait état, malgré la violence des eaux qu'il franchit, et qui semble indiquer une construction relativement récente, nous serions assez disposés à attribuer la construction du pont des Atamna au règne de Moulay Ismail. Après la sévère leçon que leur infligea ce sultan, nous savons que les tribus de ces régions furent parfaitement soumises. Ce fut une des rares époques où une grande voie commerciale put les traverser sans inconvénient.

Or, tandis que nous nous livrons à ces réflexions, l'heure de

i. Dam lequel il faut MM **doute reconnaître celui dont parle déjà Mannol (éd. P. d'Ab, 1. p. 1B-19): L'Oraunbi (Oum er Rcbia), après avoir parcouru les plainw d'Adaoum (Adakhscn), entre dans une vallée étroite et w recterre de sorte qu'on le puce »ur un beau pont que lit banr Abul Hasten, quatrième roi des Béni Merb.**

S. **Cf. Noxhet el lladi, IV, trad. Honda*, p. 37.**

|. CcM par lâ que paiM Moulay Hassan au début de sa campagne du Tadla ta 1883.

la prière de l'acer est arrivée. Uu à on nos compagnons sortent de l'ombre du pont, et vont se ranger au grand soleil, sur les larges dalles polies, surchauffées tellement qu'on n'y pourrait poser la main sans douleur. Et la, sans hâte, par groupes de cinq ou six, ils accomplissent tous les gestes rituels, appuyant longuement leur front sur la pierre embrasée, et **l**'attardant dans une lente récitation de vœux. Invinciblement l'on songe **à** ces damnés qui, pour n'avoir point tait la prière dans ce monde, seront condamnes dans l'enfer à la réciter sur des plaques de fer rougies.

Les Ntifa passent pour des gens pieux et instruits. Double assertion également justifiée. Leur piété, peut-être la doivent-ils au voisinage de la fameuse zaouûi de Bexou, notre but maintenant ; et nous avons pu constater maintes fois que presque tous, même parmi les plus pauvres, savent écrire.

Après l'acer, la chaleur ayant un peu diminué, nous nous remîmes en route. Pour gagner Bexou, nous ne pouvions songer à suivre le cours de la rivière. L'Oued el Abid, sur la plus grande partie de ce parcours, coule tantôt au fond d'un canon aux parois verticales, comme celui où il s'engage dès le pont des Atamna, tantôt dans une vallée aux berges extrêmement inclinées, et si étroite que les eaux en couvrent parfois tout le fond. Par endroits une sorte de barrage naturel retient la terre végétale ; il s'y développe une végétation luxuriante, favorisée par la chaleur qui s'entasse entre les parois abruptes et élevées : là poussent des palmiers, inconnus partout ailleurs sur le territoire des Ntifa.

Nous suivîmes donc, au sud, un itinéraire sensiblement parallèle à la rivière dont nous apercevions, ou nous devinions, de temps en temps, le sillon. Nous gagnâmes Bexou par la plaine d'Inirfed et la cuvette de Zellaguen où nous passâmes la nuit.

La plaine d'Inirfed, étroite et longue, semble assex fertile : les céréales y sont activement cultivées. On sent le pays peuplé, bien que l'œil n'aperçoive nulle part ni habitations, ni habitants. Par ailleurs, elle présente les mêmes caractères que les plaines-cuvettes qne nous avons déjà rencontrées; elle a la même orientation et leur correspond visiblement.

Tout autre est la cuvette de Zellaguen ou nous arrivons après avoir franchi le rebord sud de la plaine d'Inirfed. Rebord fort peu élevé; mais à peine est-on arrivé A quelques mètres au-dessus du niveau de la plaine, la terre végétale disparaît ne

laissant plus que les dalles rocheuses entre les interstices desquelles poussent de larges touffes d'euphorbe.

Cette cuvette de Zellaguen est le type de la cuvette d'effondrement, née sans doute de l'action souterraine des eau» qui ont fortement travaillé tout ce relief calcaire. Petite, n'ayant pas plus d'un kilomètre de diamètre, et presque parfaitement ovale, les parois abruptes qui l'entourent ne présentent aucune solution de continuité : le débouché de cette cuvette est souterrain.

Mais le fond est d'une richesse, d'une fertilité inimaginables. La terre, très foncée, porte une végétation d'une verdure intense, verdure des arbres, verdure foncée du mais, dont c'est la saison, aspect luxuriant qui contraste étrangement avec l'aspect dénudé du plateau au milieu duquel la cuvette s'est effondrée. Toutes les parcelles de terre végétale qui pouvaient se trouver sur le plateau ont été entraînées là par les eaux, et le débouché étant souterrain, la terre végétale s'y est amassée.

Au-dessous de cette épaisse couche de terre fertile est une nappe d'eau très importante, à une profondeur minime. Les puits se touchent presque ; ils sont très peu profonds ; l'irrigation est copieuse et facile. L'eau est montée suivant un procédé fréquemment employé dans l'Afrique du Nord : un bœuf marchant sur une piste tire sur la corde, qui s'enroulant autour d'une poulie, fait monter le seau en cuir ; arrivé **i** l'orifice, celui-ci, par un dispositif ingénieux, se déverse automatiquement dans un conduit d'eau. Le sol ainsi arrosé est assez riche pour fournir sans peine quatre récoltes successives par an : orge ou blé, mais, et deux de légumes. La richesse de la terre, l'abondance de l'eau, la chaleur qui s'amasse entre ces parois a pic expliquent cette incroyable fertilité qui ne peut épuiser le sol.

La cuvette de Bezou où nous arrivons après quelques kilomètres, présente exactement les mêmes caractères. Mais elle est infiniment plus grande, et plus irrégulière, avec des replis.

Bezou est construit sur l'un des promontoires qui découpent irrégulièrement la cuvette fertile, et s'avancent assex profondément a l'intérieur. Du sommet de ce promontoire, sur les flancs duquel se pressent les maisons, on embrasse tout d'un coup d'œil. A nos pieds, la ville avec ses rues étroites et très en pente, formant par endroits des sortes de places; maisons en pisé, sans grand caractère, percées de petites fenêtres **à** grillage de bois ; ville rouge et poussiéreuse, au milieu de laquelle détonne un petit

minaret tout neuf et tout blanc ; d'apparence de ruine, Bczou en a tout juste ce qu'il faut pour caractériser une ville berbère en pisé. La population est nombreuse et riche, groupée autour de la médenu, dont les bâtiments de terre rouge ne se distinguent guère des autres. Mois ce premier plan poussiéreux se détache sur un ensemble de verdure d'une intensité étonnante, où les taches plus claires des oliviers font ressortir l'émeraude des figuiers et du mate. Nulle part peut-être au Maroc n'existe si luxuriante végétation. Les jardins de Demnat eux-mêmes, si admirables et si justement célèbres, couvrent plus de surface, mais leur verdure ne saurait rivaliser avec celle de Bczou. Un piton rocheux, masse rouge et dénudée, qui surgit brusquement au milieu de cette mer de verdure, en accuse encore l'intensité. On sent là une source de richesses inépuisable. De tous cotés, outre la ville à nos pieds, de nombreuses maisons se groupent sur les parois rocheuses qui enserrent les jardins : personne n'habite dans le bas, pour ne pas perdre une parcelle de la précieuse terre cultivable. Enfin, sur un plateau dénudé, loin de toute culture, un important mellah s'est établi.

Les fruits que produisent ces admirables jardins sont célèbres, et à juste titre. Ils l'étaient anciennement déjà, ainsi que la richesse de ceux dont ils nourrissaient le commerce: « Les habitants sont tous marchands et gens de bien, note Léon l'Africain ', qui s'accoutrent honnêtement, et font porter au désert des cuirs et huiles, en quoi leur montagne est fort abondante, produisant force graines et toutes sortes de fruits, avec une grande quantité de figuiers ayant le pied gros et hault, les noyers en ce lieu sont d'une démesurée grandeur, de sorte que les milans y peuvent seurement brancher et faire leur nid, pour ce qu'il n'y a homme d'agilité si grande qui se puisse vanter d'y gravir. » Et Marmol renchérit encore ' : « Il y a tant de raisins et de figues qu'on les sèche et les vend aux contrées voisines, d'où l'on retire beaucoup de profit, aussi bien que des noix qui sont en grand nombre. Les habitants sont riches et courtois et aiment fort les étrangers. Us sont bien vêtus pour le pays, de drap et de toiles fines... Les femmes y sont blanches, belles et bien parées, »

Mais aussi célèbre, et aussi anciennement que l'excellence de

i. n, **67.**

a. T. U. p. tat, éd. Perrot d'Abiancourt.

ses fruits, est ta laouia de Bezou, dans laquelle il **faut** reconnaître sans doute la « maison d'un préstre de la ville » où fut logé Léon l'Africain. Elle est toujours fort prospère: son autorité rayonne au loin dans la région, et, grâce i ses efforts, Bezou, en bordure de la plaine où l'on parle arabe, est devenu le principal centre d'arabisation du pays des Ntifa.

Comme aux temps anciens, Bezou est resté une importante place de commerce dont le marché du jeudi est un des plus fréquentés de la région.

Nour parcourûmes longuement les admirables jardins de Bezou. Mais l'endroit le plus attrayant est un de ces replis que forme la cuvette irrégulière : là au fond d'un cirque d'un diamètre assez étroit, formé par de hauts rochers à pic couverts d'une végétation intense, sort du pied de ces rochers une nappe d'eau abondante **qui** vient, disent les indigènes, de la cuvette de Zellaguen. La chose en soi n'a rien d'improbable : le débouché souterrain de ce bassin fermé doit aboutir en quelque endroit, et rien ne nous empêche de croire que ce soit la « tamda izegzaun » (mare verte) de Bezou. Toujours est-il que ce site est merveilleusement pittoresque, et orienté de telle sorte que pas un souffle chaud n'y pénétrait un jour où pourtant soufflait un terrible sirocco.

Le débouché de la cuvette de Bezou est dirigé également vers l'Oued el Abid qui passe à quelques kilomètres au nord-est, à la Qaloa de Bezou. Les jardins, rétrécis **il** est vrai, sont continus jusqu'à la rivière. En cet endroit colle-ci est presque en plaine : le courant, encore très rapide, est cependant moins violent qu'au pont des Atamna : on sent que la rivière a presque atteint son niveau inférieur. Des jardins luxuriants, quoique étroits, bordent ses rives, **et** son eau même sert à les irriguer ; elle est amenée au niveau voulu par le moyen que nous avons décrit à propos des puits de Zellaguen, le seau tiré par des boeufs. Mais cette fois le puits est en quelque sorte à ciel ouvert : les prises d'eau de ce genre sont nombreuses. Quelques moulins à eau également, simples cabanes de branchages bâties sur pilotis près des berges delà rivière, sont établis tout le long. Les eaux vertes doivent **être** poissonneuses, car des pêcheurs, presque nus, remontent son cours en traînant une espèce de nasse.

Les jardins de Bezou, s'ils sont les plus beaux, ne sont pas les seuls dans cette région. Les grosses sources y sont assez nom-

breuses, et l'eau, partout, amène la richesse. Cest une exubérance de végétation qui contraste violemment avec l'aridité du sol pierreux qui enserre ces oasis de verdure. L'eau nourrit de gros villages, dont le nombre des tighremts comparé à celui des maisons basses indique l'opulence : le principal nous parut être celui d'Arbalou, fond du vallée d'une rare fertilité entre des collines qui ne sont que des amas de dalles rocheuses, merveilleuse oasis naissant la où sort de terre une petite rivière, et mourant li où clic se tarit.

Nous employâmes plusieurs jours à séjourner dons l'un et l'autre de ces riches coins de terre, où la vie semble douce aux habiles jardiniers que sont les habitants. Après quoi nous nous mîmes en route pour notre dernière étape, Imi n Jema' (Djemaâ Entifa).

Aller de Bczou à Imi n Jema', c'est longer la lisière occidentale du pays ntifi : nous accomplîmes ce trajet en suivant, à mi-côte, le rebord montagneux qui s'élève assez brusquement de la plaine. L'itinéraire à travers ce pays qui semble peu peuplé, ne présente aucune particularité qui n'ait encore été notée, si ce n'est l'existence d'un assez gros village, d'allure misérable, dominé par des grottes, anciennes habitations assurément, converties aujourd'hui en érables. Plus de tighremt, rien que des maisons basses : nous sommes pour un instant chez les Sraghna, qui, par endroits, empiètent sur la montagne.

Enfin le rebord montagneux s'incurve vers l'est, de manière à former un large cirque qui ouvre un accès vers le pays ntifi. Les bords du cirque sont garnis d'olivettes et de villages; le plus important, au fond, est Imi n Jema'.

Imi n Jema' (Foum Djema', Djemaâ Ëntifà) est ainsi nommé de la mosquée autour de laquelle vinrent, vers le début du xvr* siècle, se grouper ses habitants[1] et servait à désigner cet ***imi*** (littéralement : bouche, en arabe : foum), accès vers le pays des Ntifa. Mais cette ville fut plus récemment appelée à jouer un rôle dans l'histoire. C'est là que le **37** novembre **1912** le colonel Mangin infligea une sévère leçon à une harka de Tadla et de Ntifa, qui se préparait à aller piller Demnat où nous venions de recevoir un excellent accueil. La harka que notre colouuc, manœuvrant dans la plaine entre Demnat et Qalaa, cherchait depuis quelques jours, fut atteinte en cet endroit.

i. Cf. Marmol, trad. Perret d'Ablancourt, t. H. p. fia. KlRemuba.

Délogée des hauteurs qui dominent le cirque, l'adversaire se réfugia dans les jardins et dans le village : une vigoureuse action d'artillerie l'en chassa, et le soir la colonne Mangin campait sur la place du marché. La harka était dispersée.

Le souvenir de cet événement est encore très vivace à Imi n Jema*. On nous montra sur les murs de pisé la trace des obus français. Et, détail piquant, le porte-étendard ntifi de la Guerre sainte, l'a'lem, était un de nos compagnons de route, homme au demeurant fort débonnaire, malgré les longues boucles de cheveux qui lui encadraient te vu.age, et devaient servir à lui donner l'air pins redoutable. 11 avait été blessé dans l'affaire d'Imi n Jema', et à la suite de cet incident dont il n'aimait guère à parler, dégoûté i jamais des choses de la guerre, il avait remisé son étendard. Sa spécialité, dans notre caravane, était de faire le thé, art plus pacifique dont il accomplissait les rites compliqués avec un sérieux et une science dignes de tout éloge. Que les temps sont changés 1

Au reste, la cité n'a pas l'air plus guerrière que le valeureux a'iem lui-même. C'est avant tout un centre de commerce. Elle tire parti assurément des beaux jardins qui l'entourent, et le nombre des pressoirs ***i.*** huile suffirait i indiquer le profit qu'ils lui apportent. Mais on sent que le centre de la vie d'Imi n Jema' est le gros marché qui s'y tient .le lundi. Si l'industrie du cuir et l'exploitation du for dont nous parlent les voyageurs anciens semblent avoir disparu aujourd'hui, par contre l'industrie des potiers est florissante, parce que la poterie est d'une vente facile sur les marchés de la région. Poterie faite au tour, toute simple, sans aucun dessin, sans aucun vernis : c'est le caractère de la poterie de toutes ces régions. Cest à peine si, par endroits, les potiers dessinent de larges bandes blanches croisées sur le fond de terre. A Demnat on trouve de la poterie vernissée brune très grossière.

Imi n Jema' et Bezou, comme Demnat plus au sud et Bcni Mellal au nord, présentent le type caractéristique des petites cités en bordure de l'Atlas et de la plaine : elles sont nées des conditions géographiques. Les eaux qui descendent des montagnes ont permis d'y créer d'admirables jardins ; mais en même temps et surtout, placées a rentrée des routes qui mènent vers ces montagnes, elles sont devenues le point de contact nécessaire des gens de la plaine et des montagnards, le marché où ***ils***

échangent les produits de leurs industries et de leurs cultures différentes. De là l'importance de ces cités qui sont avant tout des places de commerce.

La situation des marchés, dans la région que nous avons parcourue, est typique. Ils sont au nombre de trois, placés **à** une quinzaine de kilomètres l'un de l'autre : du nord au sud, le Khemis de Bexou, le Tnin d'Imi n Jema' et le Khemis des Alt Majjen, ce dernier à quelques centaines de métrés au sud de Tanant, mais en dehors du territoire ntifi ; ils sont tous trois en bordure de plaine et de montagne, et chacun **à** l'entrée d'une des trois seules voies d'accès vers les régions montagneuses : Bezou, porte de la vallée de l'Oued el Abid et du riche pays des Alt Attab ; Imi n Jema', accès vers les cuvettes centrales des Ntifa, et le Khemis des Aït Majjen, au débouché des cuvettes dn sud, et de la vallée de l'Oued Taïnit.

Ces trou marchés sont très fréquentes, surtout les deux, premiers. Mais ils sont essentiellement agricoles : on y échange des animaux, du grain, des fruits ; l'industrie locale est à peu près nulle et n'est guère représentée que par des poteries. Les étoffes, vendues par des Juifs, sont d'importation européenne.

Il convient ici de signaler un courant commercial intéressant : c'est celui qui s'est établi entre toutes ces régions et celle de Rabat. Dans l'arrièrc-plaine de Marrakech - - du moins dans la partie que nous avons traversée — comme chez les Ntifa, les rares tapis, et les couvertures que l'on voit, viennent toujours de Rabat : l'influence de Marrakech sur ce point est nulle.

Auprès de chacun de ces marchés est uninclllah. Les mellahdu pays ntifi, du moins ceux que nous avons vus, ne nous ont pas semblé avoir le caractère repoussant que la plupart des voyageurs ont attribué aux mellah de la montagne ; même celui des Ait Majjen, le plus misérable d'aspect, mais où existent de grosses fortunes, est loin de donner l'impression de saleté et d'abjection que donnent les mellah de la plaine, comme celui de Tamelllt, et même celui de Marrakech. Le mellah dlmi n Jema', que nous vîmes, il est vrai, un samedi, avait un air de fête et jusqu'à une apparence de propreté qui nous surprit. Les habitants, chose étrange pour des Juifs, ne craignaient pas d'avoir l'air prospère. Ce mellah, au reste, semble fort important.

Le» mellah de cette région forment toujours, non pas un

quartier de ville, mais une agglomération à part. Celui des Alt Majjen est même la seule agglomération, au milieu des tighremts et des maisons isolées dans lesquelles vit la population. Aucun n'est enfermé dans des murs : l'air y circule. Ce sont en somme des villages comme les autres, qui, a tout prendre, ne semblent pas plus misérables que ceux du reste de la population, et cachent plus de richesse réelle.

Jmlletseptembre 1916.

HXNSI BASSET,

Professeur i l'École Supérieure de Rabat.